

*Décembre 1942, par une nuit de tempête, à quelques milles nautiques des côtes anglaises.*

Les voiles du chalutier étaient aux prises avec les bourrasques et le bateau filait à la vitesse d'un torpilleur. Il y avait deux bonnes heures que nous nous battions ainsi contre la fureur des éléments. Nous étions pourtant proches des côtes et à proximité d'un navire de la Royal Navy. Il nous cherchait à travers l'obscurité et jouait de sa corne de brume pour nous indiquer sa présence : en vain.

Notre embarcation avait souffert et plusieurs haubans du grand mât n'avaient pas résisté à l'acharnement des rafales. Debout, engoncé dans un suroît, à l'intérieur de ce qui restait de la cabine de pilotage, je me cramponnais de toutes mes forces, terrorisé et incapable du moindre geste. Plus de barreur pour maintenir le cap; les hommes d'équipage et les soldats anglais qui nous accompagnaient avaient été tués par les balles allemandes. Il fallait lutter, nous étions si près de la liberté! Du haut de mes quatorze ans, je me sentais l'âme d'un va-t-en-guerre malgré les décourageants coups de boutoir qui ébranlaient mon être. Nous étions vingt à bord, vingt qui avons choisi de fuir une France occupée pour chercher ailleurs une terre d'asile.

Soudain, la porte du capot s'ouvrit et la tête d'un garçon de mon âge apparut. C'était Benoît, mon ami :

— Jacques !

— Ouais !

— Les Anglais ?...

— Quoi ?

— Où sont les Anglais ?

Nous devons hurler pour nous entendre, car le sifflement des rafales et les formidables coups de houle qui assaillaient le bateau produisaient d'effroyables grondements.

— Tu vois les Anglais ? répéta-t-il. Est-ce que tu les vois ?

Leur corvette sillonnait la mer à tâtons, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant de nous.

La tête de mon ami disparut et une femme d'une trentaine d'années, dans l'encadrement du capot, me cria :

— Jacques ! Ne reste pas ici, viens nous rejoindre, c'est trop dangereux !

— Je ne peux pas, Mathilde !

Il était inconcevable de quitter la cabine, le risque de tomber à l'eau était trop grand. Subitement, la jeune femme s'écarta, ce fut de nouveau Benoît.

— Jacques, le bateau coule !

— Quoi ?

— Le bateau coule !

J'avais mal entendu, mais je supposais qu'une avarie supplémentaire venait de se produire. Des paquets entiers d'eau bouillonnante et glacée déferlaient à grands bruits. La pluie tombait à l'horizontale, partout, nulle part, dans les ténèbres, là où les nuages couraient à pleine vitesse au rythme de la foudre, si violente que le ciel en restait parfois incendié pendant plusieurs secondes.

Je me mis à hurler :

— Je ne peux pas revenir !

— Jacques, s'emporta Mathilde, il faut que tu viennes !

Les vagues menaçaient à tout moment d'envahir la cabine. Je devais la quitter sans attendre pour rejoindre Mathilde et Benoît à l'intérieur des compartiments. J'allais le faire quand une lame ébranla le bateau à bâbord. Je perdis l'équilibre et glissai sur la passerelle, incapable de lutter contre la puissance de l'attraction. J'étais sur le point de tomber à l'eau quand ma main attrapa une aspérité, un objet fixé à la coque. Surtout ne pas lâcher prise ! Je m'agrippai de toutes mes forces, puis je fis un mouvement qui me permit de pivoter.

Une lame salutaire arrivant par tribord vint remettre d'un coup le navire à l'horizontale. J'ignorais tout des règles de la navigation, mais un spécialiste aurait trouvé facilement la solution à notre problème. Il fallait rompre le reste des haubans du mât endommagé, dont la voile formait une poche dans sa partie inférieure et faisait gîter le chalutier qui pouvait se retourner à tout moment.

— Jacques ! Jacques !

La voix de Mathilde était toute proche, à présent. Sa main attrapa la mienne. Ses cheveux étaient collés sur son front, ses joues ruisselaient de pluie et d'eau de mer ; elle était trempée de la tête aux pieds.

— Jacques, t'inquiète pas, on va s'en sortir.

Elle me souleva et je parvins à m'agenouiller. Je soufflai une seconde, puis grondai :

— Faut pas bouger d'ici, sinon, on va être emportés !

— Fais-moi confiance et mets-toi debout !

— Je ne peux pas...

— Si ! Lève-toi ! Tu vas te tenir derrière moi et serrer tes bras autour de ma taille. D'accord ?

Je savais que je pouvais lui faire confiance.

Elle hurla à l'attention de Benoît, qui nous regardait toujours :

— Cherche les fusées de détresse !

C'était la solution pour aider les Anglais à nous repérer. Mais Benoît avait-il entendu ? Il me semblait que non.

— Benoît, reprit-elle, les Anglais ! Sers-toi de la radio !

— Impossible ! Elle ne marche toujours pas !

Inutile de s'emporter. Les Anglais ne pourraient intervenir qu'au lever du jour, et encore, si le temps le permettait ! Nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes. J'essayai de ne pas céder à la panique, je fis ce que me dictait Mathilde, dont l'assurance me redonnait confiance. Elle avançait à pas lents, les mains crispées au bastingage pour ne pas basculer dans l'abîme. Je la suivais en silence, me laissant guider vers les compartiments où nous espérions retrouver nos compagnons de voyage...

Trempés et essoufflés, nous descendîmes trois marches et découvriâmes avec stupeur ce qui restait du magasin avant. Tout était sens dessus dessous, et l'ensemble confusément éclairé par une lampe que le roulis balançait sans cesse. De nombreux placards étaient disloqués et leurs portes claquaient au rythme des déferlantes. Je me précipitai au fond, où les passagers s'étaient blottis les uns contre les autres. Marie était là, accroupie, penchée sur une femme et un bébé qu'elle tentait de consoler.

— Marie, m'écriai-je, ça va ?

— Jacques...

— Marie, n'aie pas peur...

— On va mourir ?

Son regard était accablé, je la sentais désespérée. Elle était aussi jeune que moi et nous nous aimions. Notre amour devait durer, atteindre les côtes anglaises, c'était le rêve que nous avions fait...

Soudain, je m'aperçus que mes pieds étaient glacés. L'eau froide montait avec fracas. Toutes sortes d'objets flottaient, encombrant le passage et au beau milieu, les fusées de secours, gorgées d'eau, fichues, inutiles. C'était notre unique espoir de signaler notre présence au navire anglais. Je relevai la tête et fixai Benoît qui semblait aussi désesparé que moi.

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'on va devenir...

J'avais prononcé ces mots dans un souffle : la perspective de la mort me faisait perdre tous mes moyens.

— Jacques, lança Mathilde, il doit bien y avoir un canot de sauvetage ?

Dubitatif, je haussai les épaules. Ce fut Benoît qui répondit.

— Oui, dit-il. Il est accroché sur le pont. Mais il n'est pas assez solide, il ne résistera pas à la tempête.

Je m'étonnai de ne pas l'avoir vu ; peut-être était-il protégé par une bâche. En tout cas, il fallait faire vite, car l'eau nous atteignait déjà les genoux et son débit s'amplifiait.

— Tenez-vous prêts ! hurla Mathilde à l'attention des passagers. On va venir vous chercher...

Puis, se tournant vers moi :

— Je vais avoir besoin de ton aide. Toute seule, je ne pourrai pas y arriver. Tu as vu la façon dont je m'y suis prise pour me déplacer ? Il suffit d'en faire autant, je suis sûre que tu en es capable...

Je ne voulais pas la décevoir, j'acquiesçai, la peur au ventre, et la suivis.

Mathilde s'était munie d'une lampe-torche et le faisceau de lumière, bien que très insuffisant, m'aida à éclairer les sangles de la bâche qui recouvrait le canot. Je parvins à les défaire. C'était l'unique canot de sauvetage. Il était en hauteur, soutenu à l'avant comme à l'arrière par des chaînes fixées à des poutrelles. Pour le mettre à l'eau, il suffisait d'abaisser un levier. Nous pouvions déjà monter à bord, deux énormes poulies nous garantissaient une descente progressive.

Benoît nous observait depuis le pont, attendant le signal qui lui indiquerait que nous étions prêts. Mathilde agita le bras, puis mit ses mains en porte-voix :

— C'est bon ! Ils peuvent venir !

Benoît prévint les passagers, et bientôt des têtes dodelinantes, aux regards hébétés, apparurent les unes après les autres. La mère et son bébé ouvraient la marche.

— Aidez-moi à monter, cria-t-elle à notre attention.

Mathilde, qui était déjà dans le canot, lui prêta main-forte ; la mère et l'enfant parvinrent à prendre place. D'autres les imitèrent et s'installèrent à la hâte. Marie s'assit à mes côtés et se cramponna à mon bras. Ses yeux couleur noisette me lancèrent tout ce qu'ils contenaient d'espoir.

— J'ai peur, me souffla-t-elle.

— T'inquiète pas, on va s'en sortir.

Tout le monde était à bord ; je n'avais plus qu'à abaisser le levier.

Mais la femme au bébé eut un geste d'opposition ; elle paraissait contrariée.

— Vous avez entendu ? dit-elle.

Elle avait relevé la tête et fixait les yeux sur un point de l'espace.

— Entendu quoi ? demanda Benoît.

— Le moteur. Un bateau... Les Anglais !

— Pas de bateau, souffla Benoît. Allons-y !

— Non, protesta-t-elle, il y a un bateau tout près, écoutez !

Il se prêta au jeu un instant, mais à part celui du ciel qui nous tombait sur la tête, on ne distinguait aucun bruit.

— Partons, grogna Mathilde.

J'avais la main sur le levier, je m'apprêtais à presser la poignée du câble quand quelque chose me fit marquer un temps d'arrêt. La coquille s'était mise à gronder. L'atmosphère devint irréelle, envoûtante, les secondes s'étiraient indéfiniment. Nous ignorions ce qui nous attendait, mais nous savions que ce serait terrible. Toute la masse du chalutier s'ébranla comme s'il eût été soumis à des ondes ou à des décharges électriques. La femme au bébé poussa un cri. L'embarcation fit une violente embardée et la coque se fracassa à bâbord, des morceaux volèrent en éclats, comme si nous nous étions jetés sur des récifs. Mais ce n'était pas possible. Nous étions encore loin des côtes... Sous la pression que venait de subir le bateau, le canot se mit à tanguer, et ce fut la panique. Des cris s'élevèrent, une clameur. Seule la femme au bébé se taisait, à présent.

— Regardez ! hurla Mathilde. Regardez ! Les Anglais.

— Ils sont là ! approuva un vieillard.

Leur navire nous touchait, sans nous avoir heurtés. Le bruit qui venait de se produire était dû à l'encastrement d'un harpon dans le tiers postérieur du chalutier : les marins anglais s'étaient résolus à nous harponner. Habile manœuvre pour nous retenir et nous attirer à eux. Mais cette nouvelle

voie d'eau entraîna l'immersion presque instantanée des compartiments. Sous la pression d'un flux tourbillonnant, et de la masse d'eau qui s'accumulait, le bateau s'affaissa, les bordages s'incurvèrent et se fendirent. Seul le pont était encore hors de l'eau, mais pour combien de temps ? Si les Anglais voulaient nous sauver, ils allaient devoir faire vite ! Soudain, une lumière crue s'abattit sur nous, figeant nos mouvements. C'était un projecteur si puissant que nous dûmes plisser les yeux. La lumière s'immobilisa et une voix nous parvint, dominant le vacarme :

— Vous m'entendez ? Nous allons monter à bord ! Ne bougez pas !

La corvette anglaise était presque bord à bord avec ce qui restait de notre chalutier. Des soldats reçurent l'ordre de descendre. Ils durent s'accrocher à des filins et à des baudriers pour atteindre le pont du chalutier, la corvette étant beaucoup plus haute que notre embarcation.

La femme au bébé fut évacuée la première. Les gestes des marins anglais étaient sûrs et précis.

— À moi ! appela une autre femme.

Elle disparut à son tour dans l'obscurité, suivie par un vieillard, en même temps que Marie et Mathilde qu'on emmena alors que notre bateau continuait à sombrer. J'étais effrayé et tremblant de froid, attendant que l'on vienne me sauver. À cet instant, une vague pulvérisa ce qui restait de l'accastillage. Une foule de débris transformés en projectiles se fracassèrent autour de nous.

Je fus parmi les derniers à partir. À l'instant même où le transfert s'achevait, l'embarcation éclata, se disloqua pour de bon. Peu nous importait, désormais : nous étions tous en vie sur le pont d'une corvette anglaise... Il y eut la chaleur

d'une pièce sans fenêtre, des boissons chaudes, des vêtements secs, quelques couvertures et enfin le repos, assis ou allongés sur des lits de camp. Nous reprîmes peu à peu des forces. Puis la porte s'ouvrit et un officier entra, escorté de deux hommes en armes.

—Commandant Honny de la marine de Sa Majesté, se présenta-t-il. Dans une heure, nous serons à la base navale de Plymouth. En attendant, considérez-vous comme prisonniers de l'armée britannique.

Un salut réglementaire et l'officier quitta la pièce. Les deux soldats restèrent en faction près de la porte.

—Mais pourquoi? demanda Mathilde interdite. Pourquoi?



Plus tard, nous reçûmes l'ordre de gagner le pont et d'attendre les consignes. Le vent soufflait avec moins d'âpreté, l'horizon commençait à s'éclaircir de vagues rougeurs, l'aube était épaisse et glacée. Nous pouvions apercevoir les côtes. Le commandant avait dû informer la capitainerie de notre arrivée ; les services des « phares et balises » avaient mis en place l'éclairage et le balisage permettant de faire route sur l'entrée du chenal qui conduisait au port.

— Qu'est-ce qui va se passer ? me demanda Marie.

— Je n'en sais rien, mais ne t'inquiète pas, les Anglais sont nos amis...

— Restons ensemble, dit Mathilde. Il ne faut pas se perdre de vue.

L'entrée du chenal d'accès était marquée par une puissante bouée lumineuse.

— On va accoster ! s'exclama Benoît.

Le moteur accusa un changement de régime ; le bateau reçut l'ordre de ralentir. Il s'immobilisa bientôt près des postes d'amarrage. Des soldats se mirent à courir, des chiens tenus en laisse à aboyer. Un camion bâché nous attendait, entouré de soldats.

On nous fit descendre une passerelle, sans hâte ni bousculade. Les marins souriaient, échangeaient quelques mots,

s'offraient des cigarettes. L'un deux me gratifia d'un clin d'œil et me frictionna les cheveux.

— *Welcome, boy!*

Nous grimâmes tous les vingt dans le camion. Il y avait un banc à gauche et à droite. La voix du soldat retentit aussitôt qu'il fut monté à l'avant et eut claqué la portière :

— *Hurry up!*

Le camion démarra en cahotant. Dehors, les pâleurs de l'aube laissaient place à des lueurs plus franches, et nous découvrîmes ce qui ressemblait à une base navale. Un peu partout, des soldats patrouillaient, des pelotons marchaient au pas, d'autres couraient. Sur les docks, quelques gradés vociféraient leurs ordres aux marins chargés de la manutention. Sur les voies qui longeaient une série de casemates en béton, de nombreux véhicules militaires se croisaient en klaxonnant; un policier réglait le trafic. Des techniciens contrôlaient des pièces d'artillerie protégées par des sacs de sable dont les canons étaient pointés vers le ciel. Tout au fond, derrière des rideaux de grillages et de barbelés, des baraquements s'alignaient.

Benoît se tourna vers Mathilde.

— Où nous emmène-t-on ? demanda-t-il.

— Certainement à un bureau de renseignements, pour nous poser des questions et vérifier nos papiers, répondit Mathilde. Attendez-vous à ce que les choses ne se passent pas exactement comme vous l'auriez voulu. Les Anglais ignorent qui nous sommes, ils peuvent très bien croire que les Allemands nous ont envoyés ici pour les espionner...

— Mais enfin, bredouilla Marie, nous sommes des enfants !

— C'est vrai, concéda Mathilde, mais dans l'armée allemande, il y a des enfants de votre âge qui font la guerre.

La femme au bébé était assise en face de moi. Elle demanda :

— Vous connaissez quelqu'un en Angleterre ? Enfin, je veux dire : vous y avez de la famille ?

— Un ami officier, dit Mathilde. Cela fait des années que nous ne nous sommes pas vus. J'espère qu'il vit toujours à Londres...

— Et nous, demanda Marie d'une toute petite voix, qu'est-ce que l'on va devenir ?

— Ne t'inquiète pas, Marie, je ne vous abandonnerai pas. Mathilde fixa la femme au bébé.

— Et vous, vous avez de la famille ici ?

— Un frère, il m'attend à Londres.

— Ah...

— J'espère que vous vous en sortirez avec vos trois enfants. Ils sont courageux, vous pouvez être fière d'eux...

— Merci beaucoup, fit Mathilde en souriant, mais ce ne sont pas mes enfants. La vie ne m'en a pas donné. Cette guerre aura eu au moins le mérite de faire de moi une femme qui a quelque chose à offrir...

Ses yeux se posèrent sur le bébé qui dormait. Elle eut envie de s'exprimer, hésita, et finalement, demanda :

— Comment s'appelle-t-il ?

— *Elle*, c'est une fille. Je l'ai appelée Mifraha.

Mathilde semblait touchée par la scène de cette mère étreignant son enfant. Elle resta un moment à les contempler, avec toujours le même sourire. La jeune mère finit par comprendre ce qui se jouait dans le cœur de Mathilde : elle se pencha vers elle et lui confia son bébé.

Surprise, Mathilde balbutia :

— Mais, je ne peux...

— Ne vous inquiétez pas, elle est très fatiguée, elle dort bien !

Mathilde prit l'enfant avec mille précautions, et la tint doucement contre elle.

— Mifraha, « celle qui fleurit »... est une jolie petite fille,... murmura-t-elle. Une toute petite fille, qui va vivre librement et qui, plus tard, pourra faire sa *Bat-Mitsva*.

— Vous avez donc deviné ? fit la mère, étonnée.

— Oui, j'ai deviné.

— J'avais deviné que vous l'étiez aussi..., dit la femme. Je m'appelle Dora.

— Et moi, Mathilde. Et les enfants sont Jacques, Benoît et Marie.

— Eux et moi avons vécu ensemble des choses très fortes, dit Mathilde. Nous sommes liés.

— Je comprends.

Le vacarme du moteur m'empêcha d'entendre la suite de leur conversation. D'ailleurs, tout le monde s'était mis à parler, dans ce camion. Marie me prit la main, je la sentis rêveuse et détendue, pour la première fois depuis longtemps.

— Qu'est-ce qu'on va faire en Angleterre ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien. On a de la chance, Benoît connaît bien Londres. Il y est déjà allé. En plus, il parle la langue...

— Oui, confirma-t-il, je suis venu à Londres avec mon père pour un concert philharmonique. C'est même la première fois que j'ai pu faire une représentation en public avec lui... C'était au Royal Opera House.

— Et tu crois que l'on va aller à l'école ?

Déroutés par la question, nous restâmes un instant sans voix. Marie ne savait ni lire, ni écrire.

— Tu aimerais ? demandai-je.

— Oui, j'ai envie d'apprendre.

— Le français, les mathématiques ?...

— Tout !

— Et la pêche, le piano, le chant ?

Marie souriait. L'espoir nourrissait notre volonté, mais nous avions laissé derrière nous, en France, nombre de souvenirs et de questions sans réponses. Marie était une petite paysanne oubliée par son père et qui avait subi la brutalité d'un oncle. Sa mère, elle ne l'avait pratiquement pas connue. Toutes les deux s'étaient croisées sans trop le savoir, avant notre départ. Dora avait partagé un logement avec cette femme ; Marie découvrit ainsi que sa mère la recherchait. Marie était une enfant, elle ne connaissait rien du monde, excepté la ferme où elle avait vécu et les coups de ceinturon qui lui avaient noirci le bas des reins. Elle avait un pli amer à la bouche et ses yeux ne riaient pas souvent, mais elle était mon amour. Elle parlait peu et paraissait égarée ; il y a des souffrances qui fabriquent du silence et font végéter l'esprit, mais son tourment même me donnait l'envie de l'aimer, plus encore et pour toujours...

Dora s'avança vers Mathilde et lui dit d'un air intrigué :

— C'est curieux, mais depuis le début, j'ai cette impression étrange de vous avoir déjà vue.

— Je suis assez physionomiste, répondit notre amie. Si nous nous étions rencontrées, je m'en souviendrais.

— Vous me faites penser à cette chanteuse, une cantatrice... Vous lui ressemblez beaucoup. Son nom m'échappe...

— Ne serait-ce pas... Mathilde Lemercier ?

— C'est ça ! J'ai assisté à l'un de ses concerts, il y a quelques années, à l'Opéra Garnier. Une artiste exceptionnelle ! On dit

qu'elle a fait le tour du monde et que sa beauté lui a valu les faveurs de bien des hommes !

Mathilde toussota pour cacher son sourire.

— On dit beaucoup de choses. Merci tout de même pour le compliment. Cette artiste ne chante plus, à cause de la guerre et des Allemands. Je suis cette Mathilde Lemercier dont vous parlez.

Dora demeura un instant ébahie ; elle regardait Mathilde avec de grands yeux. Celle-ci changea aussitôt de sujet.

— Alors, votre frère est rabbin ?

— Oui, à la synagogue de Bevis Marks.

— Je la connais. Très belle synagogue !

— Oui, on le dit.

— Surtout le *Arone Haqodèche*, l'arche sainte, qui se trouve tout au fond, contre le mur oriental.

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vue. C'est la première fois que je viens en Angleterre.

— Très belle et très ancienne, poursuivit Mathilde.

J'observai Mathilde ; je l'observais souvent. Elle me parut soudain plus belle qu'à l'accoutumée. Ni la fatigue ni la peur ne lui avaient enlevé sa grâce. Elle parlait avec assurance, sans cesser de sourire. Ses doigts corrigeaient sans arrêt cette petite mèche de cheveux bruns qui s'égarait sur son front, et ses yeux mordorés brillaient d'un éclat de soleil, illuminant un visage à la peau fraîche, au hâle de feuille d'automne. Dora posa les yeux sur nous et dit à Mathilde :

— Vous avez donc vécu des choses très fortes avec ces enfants ?

— Oh ! oui, soupira Mathilde en hochant la tête. Des moments difficiles.

— La guerre...

— Jacques et Benoît ont perdu leurs parents. Benoît est juif, les siens ont été déportés. Quant à Jacques, son père était résistant. Ce sont des enfants courageux, très courageux. Marie, c'est une autre histoire...

Elles se turent et Mathilde devint songeuse. Je l'observai d'un œil admiratif, me rappelant tous les moments où elle avait usé de sa force et de sa détermination pour nous sauver la vie. En montant dans le camion, tout à l'heure, nous avons remarqué l'intérêt que lui avaient témoigné les soldats, et le feu qui s'était allumé dans leur regard. Mathilde éveillait souvent le désir des hommes ; elle était si belle...

Elle était belle, mais elle était seule ; nous ne lui avions jamais connu d'amants. Elle avait choisi une vie faite de chemins croisés et de carrefours, épousant une carrière de grande artiste, qui avait sans doute empêché toute rencontre durable.

Nous connaissions son courage, son refus de la brutalité allemande et les sacrifices qu'elle avait dû consentir pour rester en vie. Elle était juive, tout comme mon ami Benoît et cette jeune mère qui voulait sauver son bébé.

Ma mère à moi était morte, Mathilde vivait pour mes désirs d'enfant. Je l'admirais.

— Je suis déjà allé dans cette synagogue, déclara Benoît, c'est vrai, elle est très belle !

Ses parents à lui avaient été arrêtés à Saumur, au mois de juillet, et il espérait toujours les retrouver. Pour l'instant, il souriait, les yeux perdus dans le vague. Il devait déjà s'imaginer flânant dans les rues de Londres, vêtu d'un costume sombre de riche banquier, un parapluie à la main. Notre amitié était un cadeau du ciel, nous partagions le même espoir, et notre solidarité était sans faille. Benoît était vail-

lant, à l'affût de tout, et réagissait à l'emporte-pièce. Benoît était mon meilleur ami.

Le camion amorça un virage un peu brusque, accéléra en ligne droite et ralentit, avant de s'arrêter complètement.

— On doit arriver, commenta Mathilde, j'espère que tout va bien se passer...

Un soldat sortit d'une guérite et indiqua au chauffeur l'endroit où il devait nous conduire.

— J'espère qu'ils ne vont pas nous faire de mal, gémit Marie.

— T'inquiète pas, souffla Benoît, on en a vu d'autres...